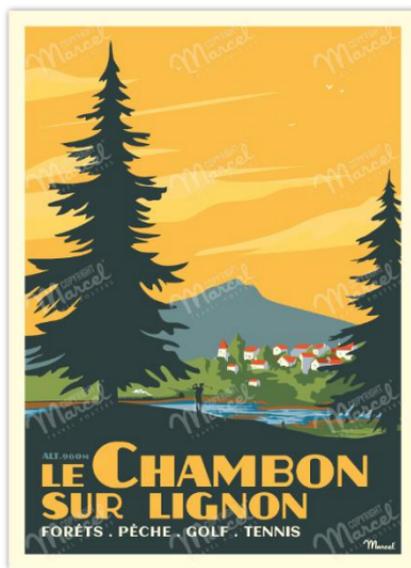


REGARDEZ MOI !

Antoine Daguet



En un Mot comme en Cent

www.centmots.fr

Avant-propos

Ce texte court, a été spécialement rédigé pour être présenté au Concours de nouvelles proposé par la librairie de L'Arbre vagabond au Chambon sur Lignon. Il reprend en grande partie le récit raconté dans « Si les tableaux pouvaient parler », mais a dû être modifié et raccourci pour répondre aux exigences précises du règlement du concours :

L'arbre vagabond

Concours de nouvelles 2025

« Devant le succès grandissant de ces dernières années, la librairie de L'Arbre vagabond relance en 2025 son concours de nouvelles. Le concours, gratuit, est ouvert à toutes et à tous, à partir de 15 ans. Vous pouvez faire circuler l'information autour de vous. Un titre sera le bienvenu. 10 000 signes maximum, espaces compris.

Si cette idée vous tente, si le stylo ou le clavier vous démange, la première phrase de votre nouvelle doit être : Le retour fut indescriptible. Quelque part dans le cours du texte, on doit trouver : "Deux minutes, on a tout le temps !" Enfin la toute dernière phrase de votre nouvelle doit être : ...un instant d'égarement, sans doute ? »

Regardez-moi.

Le retour fut indescriptible. Une virée à ciel ouvert, confortablement installée sur la banquette

arrière du cabriolet. Les paysages défilent sous le soleil. En Bourgogne, les raisins gonflent à

l'abri des feuilles argentées, en Provence, les longues rangées de lavande rutilent sous le ciel

de juillet, près de Marseille, La mer scintille à l'infini. Le moteur ronronne en douceur. Finis

les voyages glacés en soutè ou la lumière aveuglante des galeries. Une nouvelle vie commence.

Paul et Virginie m'emmènent avec eux à Nice.

Quelques mois plus tôt

Je suis née de l'imagination et surtout des émotions de Pierre, peintre reconnu, exilé volontaire sous les tropiques, bien loin de l'agitation. Je suis venue au

monde en couleurs sous le pinceau d'un artiste. Lors des premiers coups de brosses, j'ai eu du mal à comprendre ce que Pierre allait faire de moi. Tout un dégradé de blanc y est passé et puis sous l'ingéniosité des mélanges, je me suis incarnée sous les traits d'une jolie jeune femme appuyée négligemment sur une table de jardin presque aussi blanche que la robe d'été légère que je porte. Il fait beau, mes bras, mes épaules dénudées ont pris une texture de velours. Pierre a posé un vase transparent sur la table et l'a rempli de roses presque blanches elles aussi. À côté une tasse de café, blanc cassé. Le réalisme est saisissant.

Quelques coups de pinceau supplémentaires et me voilà sur une terrasse. Là-bas, derrière un écran de verdure blanchi sous la chaleur brille la mer, bleu

pâle, à peine ridée. Un voilier lointain a bien du mal à dénicher un souffle pour avancer. Pierre m'a peinte dans une attitude posée, détendue, charmante. Par élégance, je porte une perle en boucle d'oreille et j'ai relevé mes cheveux en un chignon découvrant une nuque mince que le peintre m'a dessinée longue, mi ombre, mi lumière. Je suis fière de ce que Pierre a fait de moi, je me trouve belle. Quel bonheur d'appartenir à ce tableau chargé de douceur et de sérénité. J'aurais détesté apparaître acariâtre et les cheveux en bataille. Créée au bord de la mer, je suis heureuse que Pierre me laisse le temps de rêver au soleil après le café. Existence douce, heureuse, lumineuse. Je prends goût à cette attitude confortable, assise face à la mer.

Ma rêverie est interrompue brutalement. Je suis détachée du chevalet et posée par terre à l'envers contre le mur. Me voilà en punition ! À peine ai-je le temps de m'habituer à la pénombre que je me retrouve couchée sur une table, exposée sous la lumière aveuglante d'un néon. Heureusement, mon supplice ne dure pas. Je suis emmaillotée comme un nouveau-né puis glissée dans une caisse en bois refermée à grands coups de marteau. Je suis sonnée et à moitié sourde. Sans me demander mon avis, on m'enferme dans la soute d'un avion-cargo en route pour Paris. À mon arrivée, on enlève une à une les planches de ma prison.

"Deux minutes, on a tout le temps !" C'est le directeur de la galerie. Il s'inquiète de voir les installateurs prêts à bâcler le travail pour finir plus vite.

Les cimaises sont en place et les œuvres alignées rapidement les unes à côté des autres. Je me

laisse docilement accrocher. Moi qui suis née dans les îles, me voilà aujourd'hui en ville à la

merci des amateurs, des experts, des acheteurs.

Pendant que les uns et les autres s'affairent autour des lumières, des plantes vertes, des cloisons amovibles, je jette un coup d'œil alentour. En face de moi, une énigmatique tahitienne à la peau mate, aux lèvres ourlées, au regard lointain pose comme dans un tableau de Gauguin. Elle est coiffée d'une très jolie couronne de fleurs faites d'hibiscus, de fougères et de tiarés Tahiti. Sa longue chevelure est bleutée, presque violette. À côté, dans un style années 20, une autre jeune femme aux épaules dénudées, à l'allure moderne et libre me regarde fixement. Sous son chapeau cloche rouge, apparaît une boucle de ses

cheveux. Elle porte de longues boucles d'oreilles fantaisies du plus bel effet. En arrière-plan, des lignes de formes diverses, gris anthracite, orangées, bleu marine ou blanches s'entremêlent pour créer un effet de modernité.

D'où je suis, je peux aussi voir une partie d'une autre salle. Comme les tableaux ont l'air sombre ! Le temps de m'acclimater à la pénombre, je découvre des regards inquiets, usés, fatigués. Ces gens-là n'ont certainement pas eu la même chance que moi. Les visages sont marqués par les épreuves. Maria, la jeune afghane couverte d'un voile épais rouge carmin fascine. Le peintre lui a dessiné un nez fin et une bouche sensuelle à la façon des jeunes filles modernes, mais ses beaux yeux clairs sont chargés de

crainte. Ce seul regard suffit à nous rappeler la condition des femmes en Afghanistan.

Sa voisine paraît bien cent ans ou plus ! L'âge a envahi ce beau visage au regard résigné. Quelques cheveux blancs dépassent de la toque. Les rides du front sont nombreuses et profondes, autour des yeux aussi. Les lèvres sont à peine perceptibles surlignées par d'autres rides encore. Dans ce masque usé, la vieille femme nous regarde avec bonté.

Le tableau voisin n'a pas d'autre couleur que le noir et le blanc. Gros plan sur le visage d'un homme noir. Ses yeux à eux seuls expriment la défiance et la crainte, le courage et la peur, l'injustice et l'espoir. La force aussi, peut être le combat. Le dessinateur a esquissé des lèvres épaisses, un nez épaté mais a accentué les sourcils pour donner plus de profondeur

au regard. Emporté par la puissance de son héros, l'artiste a griffonné abondamment ce beau visage, créant une sorte d'icône intemporelle.

L'exposition ouvre officiellement ce matin. Les visiteurs poussent la porte de la galerie, papotent un moment avec la responsable puis commencent leur pèlerinage le long des toiles. Monsieur Brun, cumule les titres d'expert et de marchand. Ces cocktails sont pour lui l'occasion de tenir à jour son carnet d'adresses. Il passe un long moment devant le portrait de Ben, l'homme noir dont je vous ai parlé. Ben observe Mr Brun, il se demande si lui, le battant, le révolté est capable de s'entendre avec ce Monsieur bien mis aux doigts manucurés. Un monde les sépare. Mr Brun lui s'interroge sur l'opportunité d'introduire

tant de sauvagerie dans son salon. Mr Brun quitte la galerie sans rien acheter.

Une jeune femme passe devant moi. Elle me sourit avec bonté mais continue son chemin. Un grand jeune homme, dégingandé, moulé dans un jean de cuir noir et lavallière autour du coup déambule nonchalamment le long des œuvres qui profitent des projecteurs pour tenter de séduire. J'ai beau moi aussi jouer de mon charme, il n'a pas un regard pour moi. Quand il voit Ben, il s'arrête. On a l'impression que ces deux-là se reconnaissent. Ils se jaugent, ils se sourient, ils s'aiment déjà. La boucle est bouclée. Désormais, ils feront route ensemble, complices pour toujours.

Je me demande bien qui va s'intéresser à la jeune femme au chapeau cloche et à la jolie tahitienne ? Un

dandy parisien peut être ? Un séducteur habitué à être entouré de jolies femmes ? J'ai tort sur toute la ligne. L'acheteur est une acheteuse. Femme d'une soixantaine d'années, Marie Hélène aime éclairer son vieil appartement un peu triste avec des tableaux gais et lumineux. Marie Hélène est ravie de son acquisition, c'est son jour de chance. Mareva et Carole, nos deux héroïnes lui en ont mis plein la vue. J'espère qu'elles vont se plaire dans l'appartement de Marie Hélène.

Bon nombre de tableaux ont leur petite étiquette rouge, indiquant qu'ils sont vendus, mais moi je reste là toute bête, sans pastille. Il est temps que je me secoue si je ne veux pas finir mes jours dans la réserve. Je suis près de la porte, je vois tous les clients

entrer et sortir. J'attends mon prétendant, celui qui m'emmènera loin d'ici, si possible au bord de la mer.

Celui-ci est mal habillé, un peu négligé, celui-là trop précieux, a un air hautin. Je passe sur les filles, je ne regarde que les garçons. Des jeunes, des moins jeunes, des bruns, des blonds, des chauves, pas un ne me plaît. Certains me contemplent avec admiration mais je n'ai pas envie de leur plaire. Je fais ma mijaurée. 8 jours que je suis là, accrochée au mur. Je deviens inquiète : « Et si la chance avait tourné ? » Ma tasse de café est vide, les fleurs se fanent, mon sourire s'étiole. Que vais-je devenir ? Je suis triste. Je veux retourner sur le chevalet de Pierre, je veux retourner au soleil.

Neuvième jour de l'expo. Paul et Virginie entrent dans la galerie bras dessus, bras dessous. Ils sont

beaux, ils sont jeunes, ils rayonnent. Sous leurs regards, tous les tableaux bombent le torse, sourient, cherchent à les amadouer, à les charmer de couleurs. Complètement intimidée, je garde la pose que Pierre m'a donnée. Le menton dans ma main, le regard baissé, mes cheveux sagement relevés. J'écoute avec ravissement les compliments qu'ils font sur moi. Ils s'adressent à Pierre bien sûr, mais comme il n'est pas là, j'accepte les louanges. Finalement, ils décident de m'acheter et se mettent à deux pour coller la petite étiquette « vendue » à côté de la signature.

Une nouvelle vie commence. Ils m'emmènent avec eux à Nice. Le voyage est beaucoup moins long cette fois. Je suis sommairement emmaillotée et posée avec beaucoup de soins sur le siège arrière de la voiture. J'entends Paul et Virginie babiller ; ces deux-

là s'aiment. Que du bonheur. Ils me trouvent une place de choix dans leur petit appartement. Au-dessus du canapé, face à la mer. Je suis ravie.

Le temps a passé. Il y a de longues années que je suis accrochée là. La poussière s'est pas mal accumulée. Virginie qui vit maintenant seule – Paul est mort il y a 7 ans – est assise, recroquevillée dans son fauteuil. Nous sommes face à face. Elle a 92 ans et a beaucoup vieilli. Je n'ai pas pris une ride. Ma robe est démodée, mes couleurs ont passé mais je parais encore jeune. Virginie est triste, elle se sent fatiguée. Elle lève les yeux, me regarde, sourit. Le tableau lui rappelle vaguement quelque chose... Elle cherche dans sa mémoire usée mais ne se souvient plus. **Un instant d'égarement, sans doute.**

En un Mot

Comme en Cent

Regardez-moi

© Antoine Daguét 2025

antoinedaguét.fr